Agnès Desarthe

Je ne t'aime pas, Paulus

Médium

Extrait de la publication

Le livre

« Il y a Paulus Stern qui est amoureux de toi. » Voilà ce que s'entend dire Julia, un matin, de la bouche de sa meilleure amie Johana. Il faut préciser que Paulus Stern est le garçon le plus beau du monde et des environs, et que Julia est censée tomber raide morte, et verser des larmes de reconnaissance.

Mais sa réaction est plus nuancée. Et si c'était un de ces complots où l'on engage un type craquant pour séduire la mocheté du coin, se dit Julia tout en essayant de se regarder dans une glace sans ses lunettes, ce qui ne peut guère la renseigner sur ses atouts.

Mais cette nouvelle a au moins le mérite de la distraire d'une ambiance familiale pas franchement grisante depuis que son père est au chômage. Ses parents, histoire de voir le bon côté des choses, passent leur temps assis dans le noir à se lamenter et à se faire du chantage au suicide. Ils ont aussi supprimé les sports d'hiver, et pendant qu'ils y étaient, Noël. Quant à Judith, la petite sœur de Julia, elle vient de rebaptiser sa poupée préférée « Tu pues ».

Plus que distraite, Julia se sent perturbée – perturbée étant le mot faible – par les avances du beau Paulus, surtout lorsqu'il se met à plagier Apollinaire pour exprimer sa flamme. Mais le jour où Paulus téléphone, il se passe une chose épouvantable.

« À propos de Je ne t'aime pas Paulus *qui a été écrit à la fin du* XX*e siècle, on me demande parfois : "Vous vous rendez compte que c'est un roman vintage : pas de portable, d'ordinateur, l'ère Mitterand, etc. ?", je réponds que les lecteurs ne semblent pas s'en rendre compte. Je crois en fait qu'ils s'en fichent. S'ils veulent des renseignements sur les nouvelles technologies, ils savent parfaitement où les trouver. »*

Extrait de la publication

L'auteur

Agnès Desarthe est née en 1966 à Paris. Elle est l'auteur de nombreux livres pour enfants et adolescents, ainsi que des romans aux éditions de l'Olivier, dont *Un secret sans importance* (Prix Inter 1996), *V.W.*, co-écrit avec Geneviève Brisac en 2004, consacré à Virginia Woolf, *Mangez-moi* en 2006, *Le Remplaçant* en 2009, *Dans la nuit brune* en 2010 (Prix Renaudot des lycéens 2010) et *Une partie de chasse* en 2012.

Nous lui devons les traductions d'Anne Fine, Lois Lowry (notamment la série des *Anastasia*, dans la collection Neuf). Elle écrit aussi des chansons pour Michel Lascault et le groupe MASH et se tourne parfois vers le théâtre.

Agnès Desarthe

Je ne t'aime pas, Paulus

Médium
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

Extrait de la publication

À ma petite sœur, Elsa

Extrait de la publication

1

L'année dernière a commencé le jour où ma mère m'a dit :

– Je ne te comprends pas.

J'étais assise à mon bureau en train de faire un lexique français-latin-grec en trois couleurs dans un cahier à spirale que Tata Gilda m'avait rapporté d'Italie. Je n'ai pas levé la tête.

– Moi, à ton âge… poursuivit ma mère.

C'est exactement le genre de petite phrase qui me fait bondir d'horreur, que je sois en train de regarder la télé ou que je sois au téléphone avec Johana. Je crois que même en pleine nuit, au beau milieu d'un rêve dans lequel je me baladerais sur une plage avec le supermaillot que j'ai vu dans le catalogue de La Redoute, je sursauterais si j'entendais, dans mon sommeil, à travers la porte fermée et du bout du couloir, la voix de ma mère murmurer la fatale expression : « quand j'avais ton âge ».

Je me suis fait piéger comme une débutante. J'ai lâché mon feutre vert et j'ai tapé du poing sur la table en rejetant la tête en arrière. J'ai regardé ma mère dans les yeux, en essayant de la persuader de sa propre mesquinerie, mais ça n'a pas marché. Ma mère est très

Extrait de la publication

forte. Elle m'a fait ses doux yeux de biche qui brame au clair de lune et a repris depuis le début.

– C'est vrai, je ne te comprends vraiment pas. Moi, à ton âge, j'étais… je ne sais pas… romantique. J'écrivais des poèmes, je faisais des cachotteries, je tenais un journal… enfin, bref ! Tu as tout de même quatorze ans et on ne te voit jamais avec un garçon. Toutes tes autres amies se font raccompagner par leur copain après le lycée. C'est Mme Toquet qui me l'a dit…

– C'est pas de ma faute si Coralie Toquet est une pute.

– Non mais, vous entendez ça ! Comme tu es vulgaire ! Il y a une grande différence entre être amoureuse et être une… Enfin ! Je ne te comprends vraiment pas.

Ma mère s'était mise à faire les cent pas tout en parlant et je sentais la tension monter. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour qu'elle se mette à pleurer en disant : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? ! » Je décidai donc de couper court à l'hystérie et de la rassurer en bonne petite fille que j'étais.

Je me levai de ma chaise, je lui pris les mains, je la regardai droit dans les yeux et je lui dis, sur un ton de ministre des Finances :

– Maman, ne te fais aucun souci, je ne suis pas une gouine.

J'ai dû me tromper de réplique, parce que à ces mots elle a reculé en écarquillant les yeux, s'est cogné le mollet contre le bois de mon lit, s'est effondrée sur le matelas et s'est écriée en pleurant :

– Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? !

Extrait de la publication

Dans ces cas-là, il n'y a plus rien à faire. Je me suis rassise sur ma chaise et j'ai repris mon lexique là où je l'avais laissé. C'est pas facile de travailler quand juste à côté de vous, sur votre lit, il y a votre mère qui pleure. Même si vous savez qu'elle fait ça exprès pour vous embêter et que c'est elle qui a commencé, alors que vous étiez bien tranquille en train de faire un lexique français-latin-grec en trois couleurs.

Heureusement, ou malheureusement, mon père est rentré du travail environ une minute vingt après le début de la crise. En entendant ma mère, il s'est précipité – à sa manière, parce que, vu qu'il pèse cent cinquante kilos, il ne peut pas beaucoup se précipiter.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? a-t-il demandé de sa voix éraillée.

– C'est ta fille ! a répondu ma mère dans un long vagissement.

– Ma fille ! Ma fille ! Je te signale que c'est aussi la tienne.

Ça m'a fait rire d'entendre mon père rappeler à ma mère les grandes lois de la procréation. Je m'imaginai une autre suite à la conversation, comme par exemple ma mère disant d'un air ingénu :

– Comment ça, c'est aussi la mienne ?

– Tu sais très bien, ma chérie, aurait répondu mon père. Quand papa a mis la petite graine dans le ventre de maman…, etc.

J'étais la seule à avoir envie de rire à ce moment-là, parce que papa et maman, eux, étaient repartis pour la quatre cent millième fois dans l'une de leurs légendaires, bien que quotidiennes, disputes.

Extrait de la publication

– C'est toujours comme ça avec toi ! hurlait ma mère.

Et mon père n'avait pas tort à ce moment-là de hausser le ton, parce que prononcer le mot « toujours » dans une dispute fait preuve d'un manque de fair-play évident.

J'aimerais comprendre un jour pourquoi les parents se disputent. Parce qu'il n'y a pas que les miens. Tous les parents c'est pareil. J'ai fait un sondage en classe. Quand on regarde les albums avec les photos en noir et blanc, ils sont tout mignons, tout gentils, et des fois on retrouve une vieille lettre d'amour entre les pages collées. Qu'est-ce qui fait que dix ans, douze ans, quinze ans plus tard ils ne peuvent plus se voir en peinture ? Est-ce que c'est parce qu'ils se choisissent mal au départ ? Est-ce que c'est parce qu'ils se lassent à force de se voir tous les jours ? Est-ce à cause des enfants ? C'est vrai que mes parents s'engueulent presque toujours à cause de moi. Je ne sais pas. Johana m'a dit qu'elle avait lu dans un magazine chez le dentiste que c'était à cause de l'usure sexuelle, mais je ne vois pas le rapport.

Quand ils se sont mis à gueuler trop fort, je les ai sortis de ma chambre et je me suis remise au boulot. Je n'ai pas pleuré. Avant, quand ils s'engueulaient comme ça, je pleurais toujours, même si je les trouvais débiles, même si je me disais que je m'en fichais. C'est aussi pour ça que je dis que l'année dernière a vraiment commencé ce jour-là. C'était le 19 décembre. Je sais que c'est une drôle de date pour commencer une année, mais c'est comme ça. À partir de ce jour, plus rien n'a été comme avant.

Extrait de la publication

Dans deux jours ce serait l'hiver. Je n'en revenais pas, parce que j'avais l'impression que ça faisait déjà deux mois que ça avait commencé, cette affaire-là, avec la pluie, le vent, la grêle et les rhumes. J'avais tout le temps froid aux pieds. Pour se faire pardonner la crise de la veille, ma mère m'a acheté des bottes avec des semelles pourries en élasto-crêpe de plouc.

– Elles sont très bien pour courir, a dit ma mère.

Est-ce que j'ai une tête à courir, ai-je pensé sans ouvrir la bouche.

– C'est très à la mode ce genre de chaussures, tu sais ? a-t-elle dit sur un ton d'animatrice télé.

Moi, je les trouvais moches. Elles montaient à peine au-dessus de la cheville, alors que moi j'avais envie de bottes de cheval jusqu'aux genoux, avec des semelles en cuir qui font un bruit comme dans les films. C'était pourtant vrai qu'elles étaient très à la mode. Tout ce qu'achète ma mère est très à la mode. C'est normal, parce que, avant, elle était mannequin. C'était il y a longtemps, quand elle ne connaissait pas encore mon père. J'ai vu des photos. Elle était très belle. Elle est toujours très belle. Toutes mes copines sont jalouses.

Elles me disent :

– Ça doit être génial d'avoir une mère aussi belle.

Et moi je leur dis :

– Je ne vois pas à quoi ça me sert qu'elle soit belle. Elle pourrait avoir une tête d'iguanodon que je m'en ficherais pas mal.

Je ne leur dis pas vraiment ça en fait, à mes copines. Je leur dis : « Oui, c'est vrai, c'est pas mal. » D'un air désabusé.

Extrait de la publication

Je n'avais pas envie de mettre mes nouvelles bottes pour aller au bahut, mais je savais que si je ne les mettais pas ma mère ferait un scandale. Malheureusement, c'est souvent à tort que l'on croit pouvoir éviter un scandale, surtout à la maison. Quand je me suis présentée le jour d'après à l'heure du petit déjeuner avec mes chaussures flambant neuves aux pieds, je ne me doutais pas qu'un détail avait échappé à ma vigilance.

– Qu'est-ce que c'est que cette jupe ? a dit ma mère quand elle m'a vue entrer.

– C'est ma jupe rose ! ai-je dit en haussant les épaules.

– Mais enfin, Julia, c'est une jupe d'été. On est le 20 décembre. Tu ne peux pas sortir comme ça.

– Mais j'ai mis des collants en laine en dessous. J'ai pas froid.

– Ce n'est pas une question de température, ma petite fille, c'est juste qu'on ne met pas une jupe d'été rose pâle en plein hiver. Ce n'est pas joli.

– Papa, ai-je dit en le regardant avec des yeux de chien battu, tu trouves ça moche, toi ?

À ma grande surprise, mon père a dit :

– Fais ce que dit ta mère.

Si je m'attendais ! Moi, je croyais qu'il m'aurait dit qu'il trouvait ça très bien, que ma mère se serait énervée, qu'ils se seraient disputés et que j'aurais pu partir au lycée avec ma jupe rose en les laissant à leur prise de bec. D'habitude je pouvais toujours compter sur mon père pour réagir au quart de tour à la question : Miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la

Extrait de la publication

plus belle, la plus gentille, la meilleure ? Moi-même, quand j'étais plus petite, j'étais complètement amoureuse de lui. À présent ça m'avait passé, mais je n'aurais jamais imaginé que lui aussi, un beau jour, cesserait de me vouer un amour aussi aveugle que sincère.

Sa réponse laconique surprit ma mère autant que moi et un silence stupéfait se mit à planer au-dessus de la table en Formica.

– Bon, ben, à ce soir, ai-je dit au bout d'un moment.

Personne n'a répondu. Je suis partie sur la pointe des pieds en fermant tout doucement la porte derrière moi, de peur de déranger mes parents dans ce qui ressemblait soudain à une séance d'introspection mélancolique.

J'arrivai comme d'habitude vingt minutes en avance au lycée. Je ne fais pas exprès d'être toujours en avance : c'est comme si le temps ne correspondait pas à l'idée que je me fais de lui. J'ai beau réitérer l'expérience chaque matin et savoir que je mets dix minutes pour m'habiller, cinq pour faire ma toilette et un quart d'heure pour aller jusqu'au lycée – je ne prends jamais de petit déjeuner les jours d'école –, ce qui fait en tout une demi-heure, je me lève quand même une heure avant le début des cours. Ma mère dit que c'est parce que je suis angoissée. Moi, je ne dis rien, parce que je n'ai pas la moindre idée sur la question.

Les autres jours, à l'heure où j'arrive, il n'y a encore personne de ma classe. Alors je vais m'asseoir dans la

Extrait de la publication

salle de cours et je pense à des trucs en attendant que les autres arrivent. Ce jour-là, Johana m'attendait, assise sur les marches de l'escalier A.

– Salut, qu'est-ce que tu fais là ?

– J'ai à te parler, m'a dit Johana avec sa tête de Mata Hari.

– C'est grave ? lui ai-je demandé, un peu inquiète. (Johana arrive presque tous les jours en retard.)

– Non, mais c'est important.

Je me suis assise à côté d'elle sur l'escalier, je lui ai fait deux bisous et je lui ai dit :

– Bon, vas-y, vide ton sac !

– Eh ben voilà, y a Martin qui m'a dit que Paulus est amoureux de toi.

– Paulus ? l'hommus le plus beau-us du mondus ?

– Ouais.

– Ça m'étonnerait.

– Ben puisque Martin me l'a dit !

– Et comment il sait ça, Martin ?

– Parce que c'est Paulus qui lui a dit.

– Alors vraiment ça m'étonnerait.

– T'es nulle ! Moi, à ta place, je serais hypercontente !

– Primo : tu n'es pas à ma place. Deuzio : Paulus ne peut pas être amoureux de moi parce que j'ai des lunettes, que j'ai des taches de rousseur, que j'ai la peau blanche comme de la craie et que je m'habille comme une clodo.

– C'est pas vrai du tout. Et en plus, t'es hypra-intelligente, t'es la meilleure de la classe et même de tout le lycée !

– Non mais, tu te rends compte de ce que tu dis ? On se croirait dans *Dallas* ! C'est comme si tu me disais qu'il m'aime pour mon argent.

– Je vois pas le rapport.

– L'ennui avec toi, Johana, c'est que tu es con.

– Tout le monde ne peut pas être une bête en latin, en maths, en grec et connaître le Larousse par cœur.

– Oh, on va pas se disputer pour ça. Moi, je suis moche, et toi, t'es con. Tout va très bien. C'est équilibré. C'est normal.

– T'es vraiment une chienne de dire ça.

– Moi, une chienne ? C'est toi qui es dégueulasse. Au lieu de me dire que je suis bonne en classe, t'aurais pu me dire que j'étais pas si moche que ça.

– Oh, tu m'énerves. Je sais pas ce que t'as ce matin. Tu t'es levée du pied gauche, ou quoi ?

– Mais c'est tes histoires qui me foutent les boules. Paulus a dû raconter des bobards à Martin et nous deux on est en train de se disputer à cause de leurs conneries.

– Tu veux une cigarette ?

– Oui, je veux bien.

– Je croyais que tu fumais pas !

– Ben alors, pourquoi tu me demandes ?

– C'est machinal.

– Alors, si c'est machinal, tu peux te la garder. Je trouve que ça pue.

Johana alluma sa cigarette tandis que les gens de la classe commençaient à arriver.

Quand je vis Paulus passer la porte du hall, je me levai et montai l'escalier vers la salle de cours. Même

Extrait de la publication

si je ne croyais pas un mot du roman-photo de Johana, je n'avais pas envie de me retrouver nez à nez avec lui.

C'était vrai qu'il était beau, Paulus. Et en plus, il s'appelait Paulus, Paulus Stern, et je trouvais que c'était un nom vraiment extraordinaire. Toutes les filles du lycée, même les terminales, étaient amoureuses de lui. Moi, en fait, je m'en fichais pas mal, pas seulement parce que je n'y croyais pas, mais aussi parce que je me disais que, si c'était pour finir dans quinze ans par s'envoyer des vacheries en travers de la tronche, ça ne valait pas le coup. Et puis, ma mère avait raison, je n'étais pas très sentimentale. Je n'avais jamais été amoureuse de ma vie. Sauf de Karim Djélouli. Mais c'était à la maternelle et je n'avais que quatre ans. Je m'en souvenais très bien. Je l'avais tout de suite aimé, dès que j'étais arrivée à l'école. Lui, c'était vraiment un type bien. Il était intelligent et il parlait d'une voix très douce. Il m'avait embrassée sur le front le jour où il m'avait expliqué comment on fait les enfants, dans les cabinets des filles. Maintenant je me rends compte qu'on aurait pu faire un tas de trucs cochons, mais c'était pas son genre. Il m'avait dit : « On se retrouvera, Julia, et on fera des enfants ensemble. » L'année d'après il est parti à la grande école, et tous les soirs je l'attendais à la sortie de la maternelle. Je me disais qu'il viendrait me chercher pour faire des enfants. Mais je ne l'ai jamais revu. Même en CP j'ai continué de le chercher des yeux à la sortie. Il avait dû quitter le quartier. Maintenant, je ne l'attends plus vraiment. Quand l'année dernière Johana m'a dit que Paulus m'aimait,

ça ne m'a rien fait, parce que moi j'ai su que je ne l'aimais pas. Je pensais que l'amour c'est tout de suite ou jamais.

En cours, Johana ne s'est pas assise à côté de moi parce qu'elle était fâchée. Je me suis retrouvée à côté de Coralie Toquet, la pute.

C'était un cours d'anglais et Mme Marcel s'ingéniait à nous expliquer la différence entre *since* et *for*. Alors que j'étais en train de répondre brillamment à la question : *How long have you been studying English ?* j'ai reçu une boulette de papier dans ma trousse. Mme Marcel m'a félicitée, le dernier rang, dans son ensemble, m'a haïe, et tout en savourant mon succès et en déplorant les sentiments qu'il inspirait aux autres, j'ai tiré la petite boule d'entre deux crayons et je l'ai dépliée aussi discrètement que possible, sur mes genoux, à l'abri de ma table :

Paulus n'arrête pas de te regarder.
Signé : *Johana*

Vous savez comment c'est avec les petits mots en classe ; on commence par deux lignes et on passe l'heure entière à échanger des morceaux de papier de plus en plus grands, écrits de plus en plus serré. Johana me soutenait que Paulus ne me quittait pas des yeux, et je lui affirmais le contraire. Quand je me retournais pour vérifier s'il avait oui ou non ses phares braqués sur moi, je le trouvais invariablement la tête plongée dans ses feuilles. Johana eut beau m'expliquer que dès que je bougeais la tête il cessait

Extrait de la publication

de me regarder, je lui dis de me laisser tranquille avec cette histoire. Nous changeâmes donc de sujet et passâmes le reste de l'heure à échanger une correspondance fournie, toujours par boulettes interposées et grâce aux services postaux très dévoués des deux rangées qui nous séparaient.

Pendant le cours qui suivit, je ne consentis à aucun échange épistolaire. On avait maths, ma matière préférée, avec Mme Lavis, ma prof préférée.

Alors que j'étais au tableau en train de résoudre une équation à deux inconnues, Mme Lavis demanda si quelqu'un voulait bien aller mouiller l'éponge. J'entendis la voix de Martin dire :

– Moi, m'dame, j'y vais.

– Vous ne croyez pas que vous feriez mieux de suivre cet exercice jusqu'au bout, monsieur Leblanc ? dit Mme Lavis.

– Si, mais, en même temps, si je vais mouiller l'éponge, je pourrai en profiter pour…

La classe étouffa un rire qui était devenu quasi rituel dès que Martin levait la main, parce que c'était un pisseur professionnel.

– Bon, dit Mme Lavis, allez-y, mon garçon. Le corps a ses raisons, comme on dit…

Martin se leva, grimpa sur l'estrade, prit l'éponge sur le bureau de la prof et, juste avant de se diriger vers la porte, me glissa un papier dans la main. Je bâclai la fin de mon équation et Mme Lavis me dit :

– C'est pas très orthodoxe, mais c'est malin. Vous pouvez retourner à votre place, Julia. Je vais reprendre pour vos camarades.

Une fois de plus je sentis le souffle de haine venu du dernier rang balayer mes oreilles.

De retour à ma place, je dépliai le petit papier que Martin avait glissé dans ma main. Martin Leblanc avait une autre caractéristique, outre celle d'être un pisseur professionnel, il avait une écriture illisible, à mi-chemin entre la chiure de mouche et l'idéogramme chinois. Quand il revint à sa table, je me tournai vers lui, les yeux écarquillés, avec l'air de dire : « Désolée, mais je n'y comprends rien. » Martin se mit alors en tête de me faire lire son message sur ses lèvres. Il commença à articuler péniblement, et je reconnus le premier mot : RENDEZ-VOUS. J'étais en train de m'acharner à déchiffrer les suivants lorsque je remarquai, du coin de l'œil, que Paulus, assis deux places plus loin, me dévisageait. Je sentis une boule monter dans ma gorge et quelque chose se mit à trembler en moi.

– Il y a quelque chose que vous ne comprenez pas, Leblanc, coupa Mme Lavis, qui avait surpris notre conversation muette, ou c'est encore un de vos malaises métaphysiques ?

– Non, non, tout va très bien, m'dame. Je voulais juste dire à Julia que je lui donnais rendez-vous avant la cantine, devant la salle des profs.

Mme Lavis se retint de rire.

– D'autres communications dans la salle, avant que je reprenne mon cours ? dit-elle.

Tout le monde rit. Quant à moi, je me mis à chercher le moyen de creuser du bout de ma botte en élasto-crêpe un trou assez profond dans le sol pour m'y enfoncer et ne plus jamais réapparaître.

Extrait de la publication

À midi vingt, je retrouvai Martin devant la salle des profs.

– T'es complètement dingue ou quoi ? Lavis va croire qu'on sort ensemble.

– Et alors ? T'as peur qu'elle pense que sa chouchoute se tape le plus nul de la classe ?

– Ça n'a rien à voir. Qu'est-ce que tu veux, d'abord ?

– Je veux te transmettre un message.

– Ah ouais ? Un message de qui, s'il te plaît ?

– De Stern.

– Il peut pas faire ses commissions tout seul, celui-là ?

– Non. Il est timide. Il t'aime. Il a écrit un poème pour toi qui dit un truc comme… ma vie s'empoisonne pour tes yeux…

– Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne ?

– Ouais, c'est ça, exactement. Comment tu sais ?

– Et ce salaud, il t'a dit que c'était lui qui l'avait écrit ! C'est « Les Colchiques » d'Apollinaire ! C'est vraiment nul de faire croire qu'on écrit des trucs qu'on n'est même pas cap de penser, même en rêve.

– Mais t'énerve pas comme ça. J'ai dû me gourer. J'en sais rien, moi, si c'est lui qui l'a écrit. Je sais juste que l'autre jour, il m'a dit que tu lui faisais penser à ça et il m'a récité un poème.

– C'est nul de mentir. C'est pas la peine d'essayer de te rattraper. Tu peux aller lui dire, à ton copain, que je me fous pas mal de lui et de ses poèmes.

– T'es pas sympa.

Extrait de la publication

– Non. Je ne suis pas sympa. Et je suis moche aussi, et conne, et nulle. Alors je vois pas pourquoi l'autre il vient me faire le coup de l'amoureux transi. Toutes les filles sont amoureuses de lui dans ce foutu bahut. Il a qu'à se servir.

Martin n'a rien répondu. Il a haussé les épaules et il a fait un signe de la main qui signifiait : « Elle est folle celle-là. »

À la cantine, je me suis assise entre Coralie-la-pute et Nadine-le-bon-sens-près-de-chez-vous, pour me punir et pour qu'on me laisse tranquille. Nadine, je l'appelle comme ça parce que tout ce qu'elle dit émane directement du fin fond de la sagesse populaire. Par exemple, ce jour-là il y avait des carottes et ça n'a pas raté, en me servant elle n'a pas pu s'empêcher de dire :

– Tiens, ça rend les joues roses.

Et puis, à la fin du repas, alors que j'avais réussi à éviter toute conversation avec elle, elle me demanda :

– Tu sais pourquoi Mme Gobelin est toujours en noir ?

– Non, dis-je à regret, en me haïssant d'avoir succombé à la curiosité.

– C'est parce qu'elle a perdu son mari. Ça fait au moins dix ans, et moi je dis à quoi ça sert de s'habiller en noir, ça le fera pas revenir.

– Oui, tu as raison, Nadine, ai-je dit sans oser la regarder. Ça ne le fera pas revenir.

L'après-midi on n'avait pas cours et, dès que je suis rentrée à la maison, j'ai ouvert *Alcools*, d'Apollinaire, à

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Je ne t'aime toujours pas Paulus
Paulus
La plus belle fille du monde
La cinquième saison (recueil de nouvelles collectif)
Je manque d'assurance
Poète maudit
Les peurs de Conception

Collection NEUF

Comment j'ai changé ma vie
Tout ce qu'on ne dit pas

© 1991, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : septembre 1991

ISBN 978-2-211-21759-0

Extrait de la publication